



BÉBÉ DORT

Il est midi. La chambre est sombre ;
A la fenêtre on a cloué,
Pour donner du frais et de l'ombre,
Un grand châle à carreaux, troué.

Dans un coin, la paupière close,
Sur son oreiller de duvet,
Le Bébé doucement repose,
Et le chien dort à son chevet.

A l'entour tout se fait tranquille ;
On n'entend que le vieux coucou,
Balançant sa tige mobile,
Accroché là-bas à son clou.

A travers les trous du vieux châle,
Que son poids fait partout plisser,
Un rayon de lumière pâle
De temps en temps vient se glisser.

Dans l'autre chambre, le potage
Se met sur la table, fumant ;
Le père rentre de l'ouvrage,
Joyeux.—Mystérieusement.

La mère, le doigt sur la bouche,
Par la porte ouverte à demi,
Lui montre, dans le coin, la couche
Où Bébé repose endormi.

Un bras replié sur la tête
Collé au front les cheveux mouillés ;
De la couverture indiscrete,
On voit sortir deux petits pieds.

—Eux se regardant en silence
Tout émus, la main dans la main.
Pendant qu'à part soi chacun pense :
Il aura ses six mois demain !

NAPOLÉON LEGENDRE.

L'ABBÉ THOMAS MOREAU

(Suite et fin)



uant à son érudition, il avait évidemment les qualités et les éléments qui concourent à faire l'homme savant.

Une petite anecdote à l'occasion :

L'ancien évêque des Trois-Rivières, Mgr Cook, était un esprit cultivé dans les lettres. Il avait eu l'honneur, autrefois, de faire la classe de rhétorique au séminaire de Québec. Depuis, il avait cultivé les Muses à ses heures ; aussi il écrivait d'une manière peu ordinaire : son style était précis, coulant, limpide. Il excellait dans le genre épistolaire.

Messieurs les curés, qui on tentre leurs mains de ses lettres, peuvent parler à l'appui de mon dire.

Il entendait fort bien aussi la critique littéraire. Il avait exercé son jugement sur le mérite des écrivains anciens et modernes, et en parlait avec une connaissance qui s'imposait.

Etant un jour (j'étais jeune prêtre alors ou ecclésiastique) à causer avec lui sur la littérature et les sciences, sur la difficulté de devenir savant, il me fit cette interrogation :

—Savez-vous ce qu'il faut pour faire un savant ?

La question me surprit tout d'abord, et je balbutiai une réponse telle qu'elle. Je lui dis, je crois, qu'il fallait une bonne intelligence et un long travail.

—Pas trop mal, dit-il ; mais ce n'est pas parfait. Pour devenir un savant dans la force du terme, il faut trois grandes choses : l'intelligence, le travail et la mémoire.

La mémoire ! me dis-je à moi-même intérieurement, je n'y pensais guère.

—Oui, il faut ces trois choses, continua mon vénérable interlocuteur ; et l'une d'elles manquant, l'homme qui étudie ne peut devenir un savant. Maintenant, dites-moi laquelle de ces trois choses est la plus importante ?

Hein ! nouvel embarras. Je me risquai encore cependant, et je répondis que c'était l'intelligence.

—Vous vous trompez, me dit le prélat. C'est la mémoire.

La mémoire ! me dis-je encore une fois.

—Soyez intelligent et étudiez tant que vous voudrez, si vous n'avez pas de mémoire, vous travaillez en vain : vous mettez de l'eau dans un panier percé. Vous oubliez à mesure ce que vous étudiez, et peu à peu vos connaissances se nuagent et finissent par s'évanouir.

La réflexion venant, je finis par me rendre aux réflexions de Sa Grandeur, et je vis se réaliser de temps à autre cette observation qui me parut d'abord si originale.

Revenant à notre illustre ami, nous pouvons dire à l'aise qu'il avait au suprême degré les trois choses en question.

Quelle intelligence que la sienne ! quelle en était la vivacité et l'étendue ! quelle en était la pénétration !

Et puis quel travail pour développer cet esprit si fort ! Les jours et les nuits y étaient consacrés. Les volumes étaient dévorés en quelques jours. Les livres scientifiques succédaient aux ouvrages de musique ou de poésie. Le tout était entremêlé de travaux en peinture, d'exercices en musique, de courses aux insectes et aux plantes. On m'a assuré qu'il avait lu la grande histoire de Darras en six mois. C'est quelque chose d'incroyable, surtout si on considère qu'il faisait avec cela le travail de sa classe.

A ces deux éléments de l'érudition, il joignait la fameuse faculté de la mémoire. C'était peut-être la plus prodigieuse des trois choses exigées. J'en appelle ici à tous ceux qui ont connu l'abbé Moreau. Sa mémoire était vraiment phénoménale, il retenait tout ce qu'il lisait ou entendait dire. A tout bout de champ, dans la conversation, il citait toutes sortes d'auteurs. Il paraissait savoir en grande partie par cœur, outre les classiques littéraires et scientifiques, l'Écriture-Sainte, les Saints-Pères, l'histoire de l'Église et l'histoire du monde en général. Aussi, quand il venait à faire une dissertation sur un sujet quelconque, son discours ne languissait pas. Les idées et les faits marchaient prestement, l'expression technique ne faisait pas défaut, et l'intérêt allait toujours croissant.

L'abbé Moreau était donc, dans toute l'étendue du mot, un érudit, un savant.

Quant à la mesure de son savoir en philosophie intellectuelle, je ne saurais le dire, me reconnaissant tout à fait incompetent en pareille matière. D'autres sans doute le feront un jour pour moi.

En théologie je crois pouvoir affirmer qu'il était fort. Outre la *Somme* qu'il scrutait sans cesse, il étudiait d'ordinaire, Suarez, Pétau, et quelques autres auteurs de cette valeur là. Dans les conférences ecclésiastiques, comme dans d'autres discussions moins solennelles, il se faisait toujours remarquer par une élévation de pensée, une ampleur de vues, une clarté et une profondeur d'argumentation, qui faisaient bien voir qu'il avait étudié aux sources de la science divine.

Nous avons déjà vu qu'en lettres notre abbé avait fait sa marque, du moins comme érudit.

Mais était-il écrivain ? Sa plume était-elle vraiment ce qu'on appelle une *plume* ? Oui et non, du moins à mon humble opinion. Il avait le talent naturel d'écrire, et ce talent il l'avait cultivé dans une certaine mesure, je dirais même dans une bonne mesure. Ses écrits, ses discours, entr'autres sa réponse à l'adresse des anciens élèves du séminaire de Nicolet en 1866 ; et son discours sur saint Thomas d'Aquin, dénotent un talent considérable pour la composition littéraire. Son discours surtout sur saint Thomas donne la mesure de son savoir faire en ce genre. Le fond et la forme ont une grande distinction. Seulement on sent que l'abbé manquait de pratique. On y entrevoit un travail et un effort qu'un auteur exercé ne laisse pas voir d'ordinaire.

En effet, il est regrettable que cette plume n'ait pas écrit davantage. Elle aurait laissé un bon nombre d'ouvrages qui auraient été à l'honneur du pays, et à l'avantage de la jeunesse canadienne. Nourri des productions des grands maîtres du XVII^e siècle, et des meilleurs écrivains de nos jours, il avait ce qu'il fallait pour atteindre aux limites dans l'art d'écrire.

Il a peu figuré, il est vrai, dans la chair sacrée. Cela est dû, je crois, à une timidité naturelle et à un sentiment de modestie que lui faisaient fuir les grandes assemblées. Il n'avait peut-être pas

non plus toutes les qualités qu'il faut à l'éloquence solennelle. Mais, avec un peu de courage, il aurait excellé dans le genre de la conversation oratoire telle qu'était l'éloquence de M. Thiers en chambre. Ses brillantes dissertations dans les conférences et les cercles d'amis sont un témoignage à l'appui de mon avancé.

Il y a deux auteurs modernes qu'il affectionnait particulièrement et avec lesquels il avait plus d'un point d'affinité : c'était Lacordaire et Louis Veuillot. Il avait dans son style de l'éclat comme Lacordaire et de la souplesse comme Veuillot, de la sensibilité, de l'élévation et de l'ampleur comme les deux maîtres.

Mais les auteurs français qu'il prisait avant tout étaient les écrivains du siècle de Louis XIV ; c'était là pour lui les maîtres de la langue française. Bossuet, Fénelon, Pascal, Massillon, Bourdaloue, La Bruyère, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, étaient des écrivains immortels et chez qui la nation française ira toujours chercher ses modèles en l'art de bien écrire. Bossuet surtout était son maître homme. Il en citait souvent des passages, et après la citation il disait avec admiration : "C'est splendide !" Pour lui, Bossuet, sous tous rapports, était de la valeur de saint Augustin et de saint Thomas.

Je l'ai entendu aussi quelquefois exprimer son opinion sur le mérite de nos orateurs et de nos écrivains canadiens. Outre un certain nombre à qui il reconnaissait de la valeur littéraire, il signalait surtout en poésie : Crémazie, Fréchette et Lemay ; en éloquence, en prose : Garneau, Chauveau, Gérin Lajoie, Chapleau, Casgrain et Routhier ; dans le journalisme : Cauchon, Provencher, Dansereau, DeCelles et Fabre. Il trouvait qu'ils avaient tous de l'étoffe et qu'ils étaient presque de taille à lutter avec les meilleurs auteurs de France.

C'est le temps maintenant de dire que l'abbé Moreau brillait autant par les qualités du cœur que par celles de l'esprit.

Il avait d'abord l'esprit de son état. Il s'acquittait régulièrement de ses devoirs religieux, faisant sa méditation, célébrant sa messe et récitant son bréviaire aux heures voulues.

Il aimait à parler d'ascétisme. Saint François d'Assises, sainte Thérèse, Catherine Emmerick, Gorrès et Marie d'Agréda lui étaient aussi familiers que saint Thomas.

A la piété notre ami joignait un grand fond de charité, de tendresse pour les pauvres. Il donnait en aumônes à peu près tout ce qu'il recevait d'honoraires. Aussi est-il mort pauvre.

Il avait, comme complément de ces hautes qualités du cœur, beaucoup de gaieté dans le caractère. Aux heures de récréation pleuvaient les bons mots et les saillies brillantes.

Il se complaisait dans la société des ecclésiastiques et des jeunes prêtres. Il profitait de ces conversations pour glisser un bon conseil, pour donner avec délicatesse une direction dans l'exercice du ministère, pour inspirer et raviver le goût des fortes études.

En résumé, il était un excellent prêtre, un prêtre modèle pour la régularité, l'étude et la piété.

Il vit en conséquence, quoique relativement jeune, arriver la mort avec calme et confiance. Ayant appris que j'étais de retour d'un voyage en bas de Québec, où j'avais été en vain l'objet des soins les plus attentifs de la part d'un ami dévoué, fidèle, il vint me faire visite. Je le trouvai bien changé. Je lui en fis délicatement la remarque et lui demandai la cause de son mal.

—Je meurs, répondit-il, victime de l'étude.

Et en même temps une larme brilla dans sa paupière.

—Est-ce qu'il vous coûte de mourir ?

—Non, si le bon Dieu le veut. Mais je le prie de me purifier avant de me citer à son tribunal.

On voit bien ici sa foi vive et sa profonde humilité. Quinze jours après cette entrevue, il remettait son âme à Dieu.

Mais je termine. Je ne le ferai pas sans exprimer le regret de ne pas voir exister encore un travail plus complet sur le mérite de l'illustre prêtre qui fait l'objet de cet écrit. J'espère qu'une autre main amie recueillera bientôt les écrits épars de l'abbé Moreau et en fera avec la biographie, un livre des plus intéressants. Je con-